

Par-dessus les Alpes : le patois, facteur d'identité culturelle

Autor(en): **Pannatier, Gisèle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen**

Band (Jahr): **4 (1999)**

PDF erstellt am: **08.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-5512>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PAR-DESSUS LES ALPES: LE PATOIS, FACTEUR D'IDENTITÉ CULTURELLE

Gisèle Pannatier

Zusammenfassung

Über die Alpen hinweg: der Dialekt, ein Faktor kultureller Identität

Zu den Merkmalen, die das Aostatal und das Wallis verbinden und zur Definition einer kulturellen alpinen Identität beitragen, gehört der Gebrauch des frankoprovenzalischen Dialekts. Verschiedene Parameter sind an der identitätsstiftenden Funktion des Dialekts beteiligt, die mentalen Repräsentationen spielen dabei eine dominierende Rolle. Die Werte, die mit dem Dialekt assoziiert werden, fügen sich zu einem bestimmten Weltbild und können eine eigentliche Sprachpolitik in Gang setzen.

Une légende populaire d'Évolène rappelle le temps où les fées vivaient dans la contrée. Autrefois, les gens du pays, fascinés par les belles et charmés par leurs pouvoirs surnaturels, s'empressaient de satisfaire leurs moindres désirs. Un beau jour, lassés des caprices et du coût qu'elles leur occasionnaient, les montagnards se sont entendus pour leur jouer un mauvais tour: ils leur ont servi du lait bouillant qui les brûlerait. À la suite de ce revirement d'attitude, les autres fées se sont cachées, puis ont finalement quitté le pays en s'écriant: «Ótha!¹ Ótha!» Elles sont allées dans le Val d'Aoste et on ne les a jamais plus revues.²

Comme les fées, les habitants, les produits, les idées et les mots ont longtemps circulé entre les deux vallées, devenues régions frontalières, excentrées, marginalisées par rapport à une capitale linguistique. Même si la frontière politique et l'emploi des langues nationales semblent séparer les deux régions, la mémoire collective entretient farouchement le sentiment que la Vallée d'Aoste et le Valais ressortissent à une ancienne communauté. De

fait, la situation géographique des deux vallées s'étendant de part et d'autre des Alpes, chacune irriguée par un fleuve qui y prend sa source, contribue au rapprochement des deux régions. Quitter la vallée du Rhône et ses vallées latérales pour rejoindre celle de la Doire, de l'autre côté de la montagne, sans pour autant éprouver l'impression de changer de pays, telle se révèle l'expérience du Valaisan et aussi celle du Valdôtain lorsqu'il suit le chemin inverse. Que l'on se trouve au sud ou au nord des Alpes, Valdôtains et Valaisans se sentent «au pays». Cette observation soulève le problème d'une identité culturelle alpine que le patois aide à définir.

FACTEURS D'IDENTIFICATION

Dans ce paysage unique, certaines pages d'histoire sont écrites avec la même encre: la fonction et l'organisation de l'église des deux côtés de la montagne, l'exercice du pouvoir temporel par l'évêque de Sion et par celui d'Aoste sur leurs territoires respectifs, l'importance des échanges ecclésiastiques entre les deux régions tout au long du Moyen Âge ainsi que le rôle de la Maison de Savoie. Au cours des siècles, un ensemble de facteurs extralinguistiques ont déterminé la structuration dialectale de la région. Ainsi dans le Val d'Aoste, la basse Vallée et la haute Vallée constituent deux zones dialectales. Les patois de la haute Vallée, placée dans l'orbite de la ville d'Aoste et à proximité de la France, témoignent d'une relative unification, tandis que la basse Vallée, restée à l'écart de ce rayonnement, a connu des influences piémontaises. La limite dialectale que trace la Morge de Conthey traverse le Valais romand et coïncide avec l'ancienne séparation entre le territoire épiscopal et le territoire savoyard.

Plus encore que la géographie physique et que les conditions historiques, c'est la culture, au sens large du terme, en tant qu'elle désigne le mode de vie global d'une société, qui rassemble ces deux aires alpines. Les hautes montagnes paraissent isoler les groupements humains, mais les cols ouvrent les voies naturelles par lesquelles communiquent les populations installées sur les deux versants de la chaîne. Les montagnards ont établi volontiers des relations commerciales avec les gens vivant de l'autre côté, comme avec ceux de la plaine. Depuis le Moyen Âge et jusqu'à la dernière petite glaciation, les contacts étaient si intenses que les récits véhiculés par la tradition orale en ont conservé un souvenir très vif. Les foires d'Aoste attiraient

notamment les Hérensards qui empruntaient le Col de Collon avec leurs troupeaux. Sur la place d'un marché haut en couleurs sonores, les négociations se déroulaient naturellement en patois.³

De fait, les peuples du Val d'Aoste et du Valais ont développé un genre de vie très proche qui, depuis le XVe siècle, est centré sur la pratique de l'élevage. Par exemple, les déplacements saisonniers de la famille et du troupeau dans les mayens⁴ en fonction de la croissance de la végétation, la culture des céréales avec des champs disposés en terrasses, l'organisation de consortages⁵ pour l'irrigation ou pour l'exploitation de la «montagne»⁶ relèvent d'un mode d'existence commun. La réalité socio-économique, que l'on partage des deux côtés des Alpes, se trouve être heureusement doublée par la langue indigène qui permet de dire ce monde, le patois. À la fin du deuxième millénaire, c'est l'exceptionnelle vitalité relative du patois qui caractérise l'espace englobant le Valais et la Vallée d'Aoste.

Les repères géographiques, historiques, ethnologiques, économiques et linguistiques ont tissé des liens privilégiés entre la Vallée d'Aoste et le Valais, liens qui nourrissent le sentiment d'une origine commune. Cette idée très répandue d'une ancienne entité entretient une image merveilleuse. Les représentations associées au patois reflètent cette perspective prestigieuse, presque magique, rattachée à la région voisine. Entendre et saisir une phrase dite en patois valdôtain éveille une émotion, échanger une salutation en patois instaure immédiatement un rapport privilégié avec l'autre. Sensible à la sonorité de sa langue et fasciné par la force unificatrice qu'elle manifeste, le patoisant entre avec elle dans un monde fabuleux. Aussi les habitants mesurent-ils d'abord les ressemblances qui unissent leur localité à l'autre versant des Alpes, ce qui les conduit à l'affirmation courante et significative: «On est des mêmes.» Pourtant, en relation avec les patois valaisans et les patois valdôtains, ce sentiment identitaire n'est pas dépourvu d'ambivalence.

LE SENTIMENT IDENTITAIRE

En Valais, que l'on soit de Montana, de Vissoie, d'Évolène, de Nendaz ou de Bagnes, tout le monde affirme parler le même patois que les Valdôtains et, de leur côté, les Valdôtains assurent que leur patois est le même que celui du Valais. Si les analogies frappent autant l'imaginaire collectif, elles se cristallisent autour du patois et spécialement autour du vocabulaire. Les

spécificités d'une langue se marquent essentiellement par le lexique et par la prononciation. Le lexique constitue une valeur socioculturelle des plus séduisantes. En évoquant le Val d'Aoste, un patoisant valaisan s'exclame: «Ils disent <'öpwa>⁷ comme nous! Nous avons le même patois.»⁸ Ce sont les mots qui ouvrent le chemin de la reconnaissance, car ils renvoient à un élément de la réalité et à une certaine vision du monde, ils balisent le discours. Le lexique influe fortement sur la représentation de l'espace linguistique ainsi que sur le sentiment d'appartenance.⁹ Pareille unanimité formée autour de l'idée que «son» patois est le même que celui de l'autre vallée frappe d'autant plus que les mêmes locuteurs ont une forte conscience de la variation linguistique. En effet, tous insistent d'abord sur les différences qui les démarquent des communes, voire des villages voisins.

Cette attitude laisse affleurer une des fonctions fondamentales du patois: permettre à une communauté donnée de se différencier de tous les autres, et spécialement de ses voisins immédiats, côtoyés en permanence et avec lesquels il importe de ne pas se confondre. Ainsi les patoisants identifient les moindres variations intervenant dans la langue de leurs voisins.¹⁰ À titre d'exemple, à Évòlène un petit nombre de noms composés avec le suffixe latin *-ellu* s'articulent avec un [e] alors que ces mots se prononcent avec un [ɛ] aux Haudères, village de la même commune, situé à 4 kilomètres.¹¹ Toutes ces différences, alors même qu'elles n'entravent pas l'intercompréhension, sont repérées comme des marqueurs de l'origine et il arrive fréquemment qu'elles fassent sourire. Connaître ses voisins implique la capacité de reconnaître les particularités langagières qui les singularisent. Patois valdôtains et patois valaisans témoignent d'une forte variation interne. Comme le chapeau du costume féminin traditionnel, le patois est un indicateur d'origine et rares sont les personnes à même de s'exprimer dans un autre patois que celui du village où elles ont grandi; il n'est guère que la pratique du commerce (le champ de foire et le maquignon) qui génère ponctuellement la compétence active dans un autre patois.

Ainsi le patois structure une communauté non seulement en tant que langue de communication, mais en tant qu'il rattache le groupe social à une terre: le patois devient l'emblème de l'identité locale. Il est encore un trésor, dans le sens où il rassemble une expérience séculaire. À l'intérieur de la petite collectivité, la connivence atteint un degré tel que l'allusion suffit: une évidence partagée, un savoir commun du fait que la mémoire discursive s'appuie sur la même manière d'attribuer du sens aux mots et aux locutions,

sur les mêmes références, sur la capacité à se représenter le même contexte et à donner les mêmes interprétations. Les schémas qui déterminent la bonne compréhension sont communs.¹² Ainsi une communauté linguistique parvient à se définir autour du patois.

Langue d'une terre, langue d'une société, le patois est aussi la langue de la mère. En Vallée d'Aoste comme en Valais, le patois se transmet à l'intérieur de la famille; il représente la première langue, celle de l'enfance. De cette manière, il se charge d'une résonance particulière, d'une dimension affective d'autant plus forte que le patois ignore généralement le modèle institutionnel et qu'il scelle un lien privilégié entre les locuteurs et participe à l'émergence d'une identité collective. Savoir quotidien, il est aussi signe d'appartenance sociale. C'est ainsi que, dans les cas où la transmission du patois ne s'est pas opérée spontanément comme langue première, des jeunes, frappés par la rupture et la marginalisation, tentent de s'approprier le symbole identitaire. Mais les réticences empêchent souvent l'apprentissage du patois comme deuxième langue et cela, non pas en raison de la complexité du système linguistique lui-même, mais surtout sous l'effet de la pression exercée par le système de représentations liées au patois. Les variations les plus fines dans la phonétique, dans la morphosyntaxe ou dans le lexique sont immédiatement repérées comme des manifestations de l'altérité. Le seuil de tolérance est si élevé que le nouveau patoisant accède difficilement à cette catégorisation identitaire définie par les locuteurs natifs adultes. Le coupe-ret tombe: «Il ne sait pas le patois, il n'a pas le bon accent.» La connaissance de la langue, la volonté de parler patois se heurtent à un blocage de la parole en situation réelle. L'intégration ou l'assimilation par le patois relèvent souvent d'un exercice exigeant.

Ainsi se révèle une attitude paradoxale des patoisants, qui peuvent refuser le statut identitaire à leurs descendants tout en se réclamant de la même communauté que ceux qui vivent par-delà la montagne.

SITUATION LINGUISTIQUE ET SOCIOLINGUISTIQUE

Historiquement et dialectologiquement, le Val d'Aoste et le Valais s'inscrivent dans le domaine linguistique francoprovençal.¹³ Les locuteurs ont pressenti l'existence de cet ensemble sans réussir à le préciser. Les deux vallées alpines se situent sur les marges du domaine, à la limite des parlers

italo-romans et des parlers germaniques. Elles connaissent une situation de diglossie,¹⁴ voire de triglossie. Un patois francoprovençal a longtemps constitué la langue de communication à l'intérieur des communautés locales et l'intercompréhension était garantie à l'intérieur des deux régions et entre elles.

Parallèlement, la langue française a fonctionné comme langue de culture dans les deux régions. Dans ce contexte plurilingue, patois francoprovençal et français assument leurs fonctions respectives et complémentaires. Langue scolaire, le français s'est imposé comme la langue écrite. Depuis l'introduction de l'école obligatoire, aucun patoisant n'est monolingue et, partout et au cœur de chacun des locuteurs, les deux langues vivent en contact. Leur acquisition se fonde sur deux modes d'apprentissage différents. Leur position respective avec leur sphère d'emploi ne se résume pourtant pas à une opposition entre l'oral et l'écrit. En effet, la langue ne se réduit pas à un code linguistique, mais elle comporte surtout une série de représentations que les locuteurs développent par rapport à *leurs* langues. Le français, soutenu par une tradition officielle, littéraire et culturelle (dans le sens étroit du terme, désignant les manifestations qu'une société considère comme particulièrement désirables), figure dans le registre élevé.

Dans le Val d'Aoste, la situation des langues de contact est encore plus complexe, puisque à l'ancienne situation de diglossie s'ajoute, à partir du dernier tiers du XIXe siècle, une troisième langue, l'italien. Le processus d'italianisation a culminé avec les mesures linguistiques prises à l'encontre du français au cours de la période fasciste. Lorsque la Vallée d'Aoste acquiert le statut spécial de région autonome, le français est reconnu comme langue officielle et paritaire aux côtés de l'italien. Actuellement, l'emploi des langues se répartit ainsi: le patois demeure la langue de communication à l'intérieur des communautés locales et, pour le reste, l'italien est majoritaire dans la société valdôtaine. C'est dire que le français n'est plus guère une langue première pour les Valdôtains, mais une langue privilégiée (enseignement bilingue, actes officiels, etc.).

Du point de vue sociolinguistique, la situation valdôtaine et la situation valaisanne se distinguent. En Valais, le patois a pour ainsi dire disparu de la plaine du Rhône, tandis qu'il est encore parlé dans les vallées latérales. Et c'est souvent au fond des vallées qu'il demeure le plus vivant. En réalité, il n'est plus qu'une commune où le patois représente la langue vernaculaire: à Évêlène, toutes les générations s'expriment encore en patois. Ailleurs, les

personnes ayant la compétence active du patois ont souvent plus de 60 ans. Cela signifie entre autres que nombre de patoisants sont devenus des solitaires dans leur langue, qu'ils ne rencontrent plus d'occasion de la pratiquer. Quant à la génération suivante, elle a conservé une compétence passive du patois et parvient à suivre une conversation sans pouvoir tenir une discussion; elle s'exprime volontiers à l'aide de formules toutes faites, comme des proverbes. Pour les plus jeunes, la rupture est consommée. En résumé, à l'exception des gens d'Évolène, seuls des natifs indigènes adultes ont la compétence active du patois.

En Vallée d'Aoste, les villages, les «pays» ont généralement conservé l'usage du patois dans la communication, et la transmission spontanée du patois demeure bien vivante. Vers la fin des années '60, elle a connu un nouvel élan. Le patois est fortement valorisé à l'intérieur du groupe social où il a cours tandis qu'il l'est généralement moins à l'extérieur de cette petite communauté. Ainsi, le statut des interlocuteurs ne détermine pas le choix du code linguistique; en revanche, si le partenaire est inconnu ou étranger, la communication se déroule dans l'une des langues nationales, que ce soit par politesse ou par commodité.

Considérant la forte régression du patois en Valais et sa relative stabilité en Vallée d'Aoste, nous observons en réalité une situation complexe en mouvement. Un certain nombre de facteurs favorisent la stabilité dialectale, tandis que d'autres influencent l'évolution interne et son emploi. Actuellement, l'intérêt de ces deux régions ne se limite pas à une description strictement linguistique des patois, mais il s'étend à leur évolution. L'image contemporaine de la situation linguistique est donc bien contrastée dans cette partie du domaine francoprovençal.

POLITIQUE LINGUISTIQUE

Le prise en charge du patois par le monde politique dépend de l'argument identitaire associé à cette langue. Elle s'oriente de manière tout à fait différente dans les deux vallées alpines. En Valais, la transmission spontanée du patois par le biais de la famille a paradoxalement été à la fois son moyen de survie – on ne connaît pas d'autre processus d'apprentissage reconnu – et sa faiblesse, puisque l'organisation politique relègue ce domaine, en se chargeant exclusivement de l'enseignement du français et d'autres langues

de culture. Avec l'industrialisation et l'urbanisation, le rôle et le prestige de la campagne se sont progressivement étiolés et le désintérêt pour la matière rurale s'est accompagné d'une désaffection envers la langue enracinée dans une terre. Le patois a été refoulé comme langue de l'ignorance à dépasser, comme obstacle au progrès social universel ou comme marqueur d'identité paysanne. Dès le début de ce siècle, les signes de distanciation à son égard apparaissent au grand jour. Dans l'intention de favoriser le parcours scolaire et la promotion sociale de leurs descendants, des parents commencent à enseigner le français à leurs enfants, parfois seulement aux cadets de la famille. L'école intervient sur la scène en frappant le patois d'interdit. On assiste au phénomène d'acculturation; le patois dévalorisé, stigmatisé, minoré, va disparaître sans conflit. Dans les localités où le sentiment identitaire est plus fort, le patois a maintenu plus longtemps sa fonction. Aujourd'hui, dans le vaste contexte de revalorisation des cultures régionales, on admet l'importance de la diversité dialectale dans la configuration des langues et des savoirs, et on reconnaît la richesse culturelle véhiculée par le patois.

Pourtant le Valais n'a pas introduit de véritable politique linguistique composant avec le patois. Aucun organisme institutionnel ne se préoccupe de la vie ni de l'étude des patois. En revanche, des patoisants se mobilisent sur la base du constat du recul dans l'emploi des patois, en dépit de leur place légitime dans la société valaisanne, et ils créent une structure fédérative pour défendre leur langue. Ainsi naît en 1954 la *Fédération valaisanne des Amis de patois*. Elle regroupe des sociétés locales qui favorisent la rencontre et développent une activité de maintien et d'illustration du patois par le biais de recherches de mots, de relevés de toponymes, par l'écriture et la représentation de saynètes et de pièces de théâtre, ou par la poésie et le chant. Depuis une dizaine d'années, le programme des universités populaires ouvre souvent une fenêtre au patois, en collaboration avec la société locale des patoisants. Hormis ces petites manifestations, le patois s'éteint sans que son cri soit perçu!

En comparaison avec la situation valaisanne, le tableau qu'offre le Val d'Aoste déploie une riche palette. Le statut d'autonomie de la Région repose notamment sur l'affirmation du patrimoine linguistique. Cette revendication imprime une forte impulsion à la politique linguistique. C'est ainsi que la synergie développée autour du Centre de Saint-Nicolas et des travaux du BREL¹⁵ contribue efficacement à la valorisation du patois au sein de la société et à la vulgarisation d'un savoir linguistique.¹⁶ Le Valaisan écarquille ses yeux: c'est

un émerveillement, une activité intense, avec des fêtes, des publications en patois, des archives sonores, des cours de patois. Chaque année, le «Concours Cerlogne» propose aux enfants des écoles un thème ethnographique mis en relation avec la langue indigène. La structure scolaire soutient ainsi les activités liées à l'étude et à la valorisation du patois et de la civilisation locale. Le patois bénéficie des structures officielles grâce à la défense politique du français. En effet, l'implantation du français ne peut que s'appuyer sur la langue de fond, le patois. Chaque année, un colloque rassemble autour d'un thème des contributions provenant du domaine francoprovençal. Bref, grâce à la politique linguistique, l'animation valdôtaine est actuellement la plus solide de l'ensemble du domaine francoprovençal.

L'IMAGINAIRE DE LA LANGUE

Comme toute langue, le patois se situe au croisement d'un cheminement individuel et d'un parcours social. L'histoire, la communauté culturelle et la langue se mêlent dans un système complexe de diversité et d'imagination. Le patois devient la scène d'une dramaturgie orchestrée par des sentiments de haine ou d'amour. Dans l'un des cas, le locuteur choisit de changer de langue et préfère le français en Valais ou l'italien en Vallée d'Aoste et refuse la pratique du patois; dans l'autre, au contraire, le désir de pratique stimule la communication en patois. Au fil des événements régionaux, le patois s'est enrichi de locutions, de formules, de métaphores, que la tradition établit comme référence. C'est un guide de perception et de comportement qui se dresse. Grâce à ce processus d'invention et de cristallisation se profile un imaginaire, un ensemble de représentations communes. Langue méconnue, tantôt ignorée, tantôt dévaluée, tantôt proscrite, le patois peut apparaître comme dépassé.

Langue essentiellement orale, détachée de la lettre, de l'image graphique, le patois est un champ de contradictions. D'aucuns lui attachent les caractéristiques négatives d'un parler sans normes, informe, irrationnel, incapable d'accéder à l'écriture. D'autres raccrochent l'oralité à l'origine de la parole et lui attribue un pouvoir magique.

Le patois, langue du souvenir certes, mais surtout langue exceptionnellement vivante en Vallée d'Aoste et langue avec les derniers restes observables en Valais, crée ainsi une culture, une identité. Il projette une vision

du monde par des images immédiates, concrètes, réalistes. Le destin de l'homme se tisse dans l'épaisseur de la terre, et la parole est ancrée dans l'expérience quotidienne. Cette spécificité génère une double attitude de rejet ou de fascination, rarement d'indifférence.

Par ailleurs, pour que le patois survive, il importerait qu'il développe sa faculté d'assimilation et d'innovation. Or la globalisation, la pression médiatique notamment, tendent à favoriser des normes plus largement régionales, un mode officiel unique et exclusif d'existence et à stigmatiser les formes rivées à un coin de terre.

Aujourd'hui, le patois jouit d'un regain d'intérêt qui, semble-t-il, dépasse le sentiment d'une vague nostalgie née de la beauté du mort, dans la mesure où cette langue se trouve investie d'un pouvoir symbolique. C'est ainsi que celui qui n'a pas prononcé ses tout premiers mots en patois ne parvient généralement pas à le parler plus tard. Le patois est le lieu sacré d'un enracinement individuel, familial, social, terrestre et verbal; il renoue avec les origines. Lorsque dans cette région alpine, la gêne empêche la naissance de la parole dialectale, elle ne s'inspire pas toujours de la honte qui entacherait la langue, comme le laissent supposer les définitions des dictionnaires, mais le sujet s'abstient, ne laisse pas advenir le verbe pour éviter la profanation.

La tradition locale considère le terme «patois» comme la désignation usuelle de la langue, en-deçà de tout jugement de valeur. C'est dans cet éclairage que je l'ai repris, et non dans le sens réducteur des dictionnaires français, qui péjorisent le patois et lui ôtent le statut de langue maternelle. Parce qu'il n'est ni un mélange ni un état inférieur de la langue, le patois concentre les valeurs d'une identité culturelle qui dépasse la chaîne des Alpes.

Notes

- 1 *Ótha* [oθa] représente la forme pour «Aoste», notée dans le patois d'Évolène.
- 2 Cet article se déroule comme une réflexion basée sur l'observation des parlers francoprovençaux ainsi que sur les attitudes qui les sous-tendent en Valais et en Vallée d'Aoste. Il ne s'agit pas de la prise en compte de l'ensemble de la situation linguistique des deux régions, ni d'une description dialectologique classique, ni d'une exploration des particularités et des richesses des patois.
- 3 Dans le cadre de ces échanges, beaucoup de mots patois ont transité par-dessus les Alpes; par exemple, le mot *'berjo* «caillou» ou la locution adverbiale *fiη ke* «même», bien connus dans les patois valdôtains, ne sont usités qu'à Evolène de ce côté des Alpes.

- 4 Les mayens (*ma'jeĩŋf* en patois d'Evolène) constituent la zone intermédiaire entre les villages et les alpages. Les mayens ne sont occupés que temporairement, le temps de pâture au printemps et en automne, et le temps d'affouragement du bétail durant une partie de l'hiver, selon un calendrier de transhumance.
- 5 Pour désigner un mode d'exploitation communautaire, on parle de «consortage» en Valais et de «consorterie» dans le Val d'Aoste.
- 6 Le terme «alpage» est inconnu en patois. Dans la Vallée d'Aoste comme en Valais, la «montagne» désigne les territoires d'altitude s'étendant jusqu'à la limite des roches et des glaces, et où les bêtes sont placées en estivage pendant la fenaison.
- 7 Forme patoise pour désigner la framboise.
- 8 Cette affirmation typique du discours identitaire est répétée même par ceux qui n'ont jamais eu de contact direct avec un des patois parlés de l'autre côté des Alpes.
- 9 C'est un fait récurrent, lorsqu'un patoisant entreprend une recherche à l'intérieur de sa langue, il commence régulièrement par établir une collection de mots.
- 10 Certaines différences phonétiques peuvent être si fines qu'elle ne sont perçues que par les locuteurs eux-mêmes, elles échappent à des observateurs non natifs.
- 11 Ainsi en est-il des formes suivantes: *tsa'pe/tsa'pe* «chapeau», *kug'te/kug'te* «couteau», *kor'be/kor'be* «corbeau» et *trɔ'pe/trɔ'pe* «troupeau» alors que les autres compositions avec le suffixe *-ellu* aboutissent régulièrement et sur toute la commune à [e]: *mar'te* «marteau», *ra'θe* «râteau», *a'ne* «anneau», *ve* «veau».
- 12 De même que des variations phonétiques de faible amplitude ne sont détectées que par des indigènes, ainsi certains sens, des raccourcis demeurent réservés aux membres de la communauté. La seule évocation d'une personne, d'un événement ou d'une anecdote éveille un ensemble de connotations dont certaines échappent généralement à ceux qui ne sont pas natifs.
- 13 Depuis 1873, année où Ascoli proclame l'existence de l'espace francoprovençal, le terme francoprovençal, largement discuté par les linguistes, a fini par s'imposer. Ascoli, le premier, s'est avisé de l'existence d'un ensemble de parlers gallo-romans distincts à la fois du provençal et du français. Ascoli «Schizzi francoprovenzali», in: *Archivio glottologico italiano* III, 1878. L'aire du francoprovençal s'étale sur trois pays: en France, elle comprend le sud de la Franche-Comté, l'Ain, le Lyonnais, le Forez, le Dauphiné et la Savoie; en Italie, la Vallée d'Aoste et les hautes vallées piémontaises entre Aoste et Susa; en Suisse, les cantons de Genève, Neuchâtel, Vaud, une partie du Jura bernois et la partie romane de Fribourg et du Valais. Du point de vue linguistique, le domaine francoprovençal s'est détaché du domaine d'oïl en restant à l'écart des innovations produites vers le VIII^e siècle, au moment où le A tonique du latin a évolué vers [e] alors qu'il est resté [a] dans la zone qui va constituer le francoprovençal. Cependant, il ne s'est pas développé un sentiment de solidarité linguistique sur l'ensemble de ce territoire. Le sentiment d'identité est toujours resté circonscrit dans les limites locales ou régionales.
- 14 Depuis Fishman, on caractérise une situation de diglossie par la coexistence de deux systèmes linguistiques différents, par la hiérarchisation sociale de ces systèmes, l'un considéré comme haut et l'autre comme bas, par la répartition des fonctions dans les usages des deux variétés, par leur stabilité ainsi que par la durée. Joshua A. Fishman, *Sociolinguistique* Bruxelles, Paris 1971.
- 15 Le Centre d'Études francoprovençales René Willien de Saint-Nicolas et le Bureau régional pour l'Ethnologie et la Linguistique (BREL) ont développé une activité scientifique de premier plan.
- 16 La dénomination «francoprovençal» est largement connue des patoisants valdôtains, alors qu'en Valais la plupart des locuteurs ignorent cette caractérisation. La diffusion d'un savoir relatif au patois conforte le comportement et la conscience linguistiques.

Leere Seite
Blank page
Page vide